

## mont esquieu au présent

*Une édition des Œuvres complètes de Montesquieu est en cours à la Voltaire Foundation. Ce sera l'occasion, c'est déjà l'occasion, d'éditer de façon neuve des textes célèbres, d'ajouter des inédits, de recomposer la forme de l'œuvre, de changer le visage de Montesquieu vis-à-vis du XVIII<sup>e</sup> siècle, de lui-même et de certaines de ses images prégnantes que le temps et les commentaires ont pu déposer.*

*La Société Montesquieu, fondée dans cette intention, est le maître d'œuvre de cette entreprise européenne et au-delà. Elle lance, et édite en collaboration la revue présente, et celle-ci souhaite ouvrir une page intitulée MONTESQUIEU AU PRÉSENT pour solliciter ceux qui écrivent aujourd'hui. On voudrait qu'ils y figurent par une parole personnelle, libre de toute autre contrainte que celle de leur rapport à Montesquieu et dans la forme même que celui-ci voudra bien leur imposer. Discuter, méditer, contredire, flâner, il s'agira toujours de répondre à la sollicitation Montesquieu. Qu'est-il devenu dans la rencontre et la représentation de cette rencontre ? Comment agissent encore ses œuvres ? Est-il totem de la littérature, bloc enfoui dans son histoire, est-il symptôme, phrase et phrasé, style ? Ou même, vigie d'une rigueur, index de vigilance ? Un rapport au présent existe peut-être par le présent d'un rapport qui trouverait ses mots et sa pensée.*

*Réflexion, rêverie, entretien, questions, notes, fragments – ici, la forme ne compte que pour introduire à un sentiment, à une intuition ou à un souvenir ou à une exigence de réflexion. Dès lors, il y aura peut-être visible, l'esquisse déposée d'une continuité, envisageable si ce n'est immédiatement envisagée, entre les écrivains qui ont lu et tracé leur rapport à Montesquieu, contemporains, ou dès après eux, les Mercier, M<sup>me</sup> de Staël, Stendhal, Foscolo, Alfieri, Poe, Valéry, Groethuysen, Caillois, Luzzi, Macchia et d'autres que j'oublie ici. Tout au moins, pour finir, voudrait-on faire signe à cette chaîne, magnétique peut-être comme chez Platon, attentive, et orientée par la lumière secrète et nette de l'œuvre Montesquieu entendue dans tous les sens.*

Jean-Patrice COURTOIS

# La jurisprudence du réel

*Entretien avec Michel Chaillou*

*Michel Chaillou est romancier et a publié une quinzaine d'ouvrages, dont l'un, La Croyance des voleurs, a obtenu le Prix des Libraires en 1989 (Éditions du Seuil) et constitue le début d'une autobiographie mêlée de cette sorte de fiction qui est la seule apte à ramener au langage le sentiment du réel. Il a enseigné la littérature des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles à l'Université de Paris VIII et a dirigé, chez Hatier, la collection «Brèves littérature». Parmi ses livres, qui entretiennent tous une relation d'intimité délibérée et de romanesque exact avec les siècles qu'on vient de mentionner, il nous faut citer Le Sentiment géographique, Gallimard, 1976, Domestique chez Montaigne, Gallimard, 1983, Le Rêve de Saxe, Ramsay, 1986 (Folio, 1988), La Petite Vertu – Huit années de prose courante sous la Régence, Seuil, 1990 (1980), Petit guide pédestre de la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle : 1600-1660, en collaboration avec Michèle Chaillou, Hatier, coll. «Brèves littérature», 1990, La Rue du capitaine Olchanski : roman russe, Gallimard, 1991. Enfin, son dernier livre, Le Ciel touche à peine terre, Seuil, 1997, est un roman gothique, plein d'une traversée des Pays-Bas par deux voyageurs et le fantôme de Théophile de Viau derrière, et notamment de cette partie qu'emblématiserait assez bien le nom de la Gueldre et que Montesquieu traversa lui aussi, donnant de ce fait la matière d'une partie de ses fameux Voyages. L'entretien, et le dialogue en lui, ont donc trouvé en cette coïncidence un point de départ naturel et motivé qui a permis d'engager la relation subjective entre Montesquieu, dont l'attitude est de construire et de s'emparer du réel, et le romancier d'aujourd'hui dont le dernier livre est, à l'inverse peut-être, comme un passage de nuages destiné à trouer de doute le réel lui-même.*



Jean-Patrice COURTOIS – Je commencerais en te demandant pourquoi tu as voulu qu'on parte des *Voyages* et des *Pensées*? Y a-t-il une raison particulière?

Michel CHAILLOU – Mon problème avec Montesquieu, que j'ai lu longuement autrefois, est que j'avais un amour pour les *Lettres persanes* et que, les ayant relues un peu après, elles m'ont moins intéressé. Je n'arrivais pas à déterminer pourquoi ça m'intéressait moins d'ailleurs. Ce que j'aime beaucoup chez lui, c'est une impertinence critique au fond, que je trouve

très passionnante et très vraie, bien que le personnage reste absolument mystérieux pour moi, un peu opaque même, à la différence de Montaigne par exemple. J'ai donc relu et voulu parler de ses *Voyages*, et ce d'autant plus que, c'est mon évolution actuelle, je m'intéresse davantage à l'inachevé chez un écrivain qu'à l'achevé. Les *Voyages*, et les *Pensées* aussi, faites de simples notes prises comme ça, de réflexions, me paraissent plus intéressantes que les œuvres complètement constituées qui s'inscrivent trop dans la rhétorique du temps. Légère déception là aussi, car ce qu'on attend d'un «Voyage», ce sont les détails concrets. Or, là, c'est très abstrait le plus souvent, pas toujours d'ailleurs : il y a des choses très étonnantes dans les *Notes sur l'Angleterre* par exemple, on en reparlera. Abstraction qui est le fait de sa pensée. Il installe une sorte de jurisprudence du réel. Il analyse les faits et les événements rencontrés de cette façon-là. Voilà où j'en suis, et je dirais de lui ce qu'il disait d'un de ses protecteurs en Angleterre, Montaigu je crois, à savoir qu'on pouvait en tirer du feu mais qu'il était une sorte de pierre froide. Les textes de Montesquieu sont un peu une pierre froide dont on peut tirer du feu<sup>1</sup>.

J.-P. C. – Je me permets de revenir, avant qu'on reprenne les *Voyages* et les *Pensées*, sur les *Lettres persanes* dont tu dis n'avoir pas trouvé les raisons de ta déception. Comme roman épistolaire, on peut difficilement lui reprocher de n'être que dans l'abstrait, même s'il est vrai que les *Réflexions* de 1754 insistent sur le mélange de roman et de philosophie. Est-ce que c'est cela qui te gêne?

M. C. – Je n'ai pas relu depuis peu les *Persanes* qui restent, bien sûr, un prodige d'élégance et d'équilibre. C'est plutôt une évolution personnelle, qui ne touche pas à la valeur des *Lettres persanes*, et qui me porte vers d'autres écrivains, là où on peut aimer la matière. Ce que j'aime c'est la matière, et la matière chez Montesquieu, elle est subtilisée, subtile et subtilisée. Il est un essayiste plus qu'un romancier, et même ce n'est pas un romancier – quoiqu'il intitule certains de ses récits «roman» –, alors que paradoxalement Montaigne est toujours un romancier, et pourtant il n'a jamais écrit de roman. À cause du génie du concret. Je pense à Montaigne parce que c'est un Aquitain également.

J.-P. C. – Quand tu parles de matière subtile et subtilisée, j'entends un écho à la célèbre «Préface» de Valéry – «les libertinages de toutes espèces

1. Il s'agit de la pensée 2206 : «Mon ami et mon protecteur en Angleterre, feu M. le duc de Montaigu : il était comme ces pierres dont on tire du feu, et qui restent froides», *Pensées - Le Spicilège*, éd. Louis Desgraves, Paris, Robert Laffont, 1991, p. 648.

lui semblaient les exercices sans conséquence d'une créature subtile qui ne se laisse prendre à rien, pas même au pire». En tout cas, pour revenir à Montaigne, Montesquieu l'admirait et le lisait. Il y a aussi un grand point commun entre eux, et qui me revient puisque tu parles d'eux. Lorsque Montesquieu critique le comportement des Français à l'étranger qui ne prennent pas les coutumes et les manières du pays d'accueil, il reprend nettement Montaigne qui demande, tu t'en souviens, qu'on se précipite à *la table la plus épaisse d'étrangers...*

M. C. – À la lumière de ce que tu dis, quelque chose me frappe. Il y a chez Montesquieu toujours un désir du général, de généralité, alors que Montaigne a le désir inverse, le désir du particulier, de la localisation individuelle. Montesquieu au contraire à partir d'un fait précis, arrive à l'abstraction du général. C'est un tempérament différent. Il a peut-être moins de tempérament dans sa langue que Montaigne – ce n'est d'ailleurs pas un homme de tempérament dans ce qu'il écrit, au sens où il est plus lointain dans son dire que Montaigne, qu'on devine très proche et dont on sent presque le souffle.

J.-P. C. – Je vois ce que tu veux dire. Il y a une sorte de distance, au sens le plus général, chez Montesquieu, qui est une conception profonde, une éthique, un sens de la position dans le monde, un rapport à la place qu'on occupe. C'est, je crois, ce qui lui permet une puissance d'observation et d'analyse...

M. C. – Sa puissance d'observation ne m'a pas énormément fasciné...

J.-P. C. – ... même sur Venise par exemple ?

M. C. – Oui, mais Venise lui convient mieux parce que c'est déjà une théâtralisation du réel, une civilité des corps et des édifices. Même la mer est polie à Venise. Mais par moments, il y a chez lui des brutalités qui sont très belles, quand il dit de l'Angleterre, des Anglais qu'ils mangent beaucoup de viande et que ça leur permet de *crever* à quarante-cinq ans. On est tout de même très étonné du mot. D'ailleurs voici le texte : « Le peuple de Londres mange beaucoup de viande ; cela le rend très robuste ; mais à l'âge de quarante à quarante-cinq ans, il crève »<sup>2</sup>. On n'a pas « il meurt », mais « il crève ». Il y a là une brutalité qui apparaît d'autant plus que cela fait une espèce de juron à l'intérieur d'un texte qui par ailleurs commence ainsi : « Je partis le dernier d'octobre 1729 de La Haye ; je fis le

2. *Notes sur l'Angleterre*, Montesquieu, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1979 (1949), p. 875.

voyage avec milord Chesterfield, qui voulut bien me proposer une place dans son yacht» (*ibid.*). Par ailleurs, l'opposition des Français et des Anglais, dans ses *Notes*, tourne à la maxime – il aimait bien La Rochefoucauld<sup>3</sup> – et les maximes m'ont toujours ennuyé... parce que, lisant une maxime, je la lis toujours à l'envers, je pense à son contraire. C'est sans doute un travers de mon esprit...

J.-P. C. – ... et cela rejoint ton opposition du général et du particulier, et le problème que pose la maxime est bien celui de sa «prétention» à la généralité et par là à une forme d'universel. Je dis «prétention»...

M. C. – ... on peut dire «prétention»... La maxime est le radotage de la pensée, pour moi, la pensée n'est plus là et radote toute seule...

J.-P. C. – La tendance à la sentence est capitale et prendra tout son sens, et un sens particulier, dans *L'Esprit des lois*...

M. C. – Là, cela a son sens.

J.-P. C. – Ce que tu dissociés, et contestes, est donc le lien et la nécessité entre *observation* et *maxime*, comme si on ne pouvait en aucun cas rendre quoi que ce soit de l'observation dans la forme de la maxime?

M. C. – Exactement. Avec la maxime on est déjà dans la morale.

J.-P. C. – Tout de même, si je reviens sur le concret, la matière que tu dis «évacuée» par le «subtil» – et là tu joues évidemment sur le mot – il me semble qu'il y a deux points dans les *Voyages* sur lesquels on pourrait revenir : est-ce que tu ne trouves pas qu'il est extrêmement sensible à ce qu'il appelle le «climat», le physique en général, un physique de la nature, rivières, fleuves, intempéries, air environnant, qui serait toute une observation du terrain, du territoire dans lequel les hommes évoluent et qui jouera le rôle que l'on sait dans *L'Esprit des lois*?

M. C. – Tu crois? Il se trouve que je viens de finir un livre qui se passe dans les Provinces-Unies, avant le temps de Montesquieu d'ailleurs puisque mon histoire se passe en 1650, et je me suis pénétré de la géographie de ce pays. Faisons un commentaire de la première page. La voici : «Je partis le 8, au matin, de Zellerfeld. J'arrivai le lendemain matin à Hanovre, où je ne m'arrêtai pas; le matin d'ensuite, à Osnabrück. Le surlendemain, au soir, j'arrivai à Deventer, et, le lendemain, au matin, 12,

3. On rappellera la pensée 667 : «Les *Maximes* de M. de La Rochefoucauld sont les proverbes des gens d'esprit», *Pensées*, éd. citée, p. 332.

j'arrivai à Utrecht, après avoir marché quatre jours et quatre nuits sans sortir de ma chaise de poste »<sup>4</sup>. À Deventer on est dans les Provinces-Unies, et ce qui est extrêmement concret, ce sont les quatre jours et quatre nuits et la chaise de poste, mais on ne sait rien sur Deventer, où il y avait déjà à son époque des verreries célèbres. Ville sur les bords de l'Yssel aussi, ce qui peut permettre de dire des choses... ce n'est visiblement pas son esprit. Poursuivons : «Un peu avant d'entrer dans les terres des États-Généraux, de ce côté-là, on trouve le comté de Bentheim, petit pays, en souveraineté, au comte de ce nom, qui est marié avec une princesse de Hesse-Rheinfels, sœur de la princesse de Piémont et de Mme la Duchesse» (*ibid.*). Là, on sent l'aristocrate du XVIII<sup>e</sup> siècle qui donne des précisions généalogiques : ce sont ses coordonnées intérieures, ce qui lui permet de retrouver à chaque instant même dans les terres les plus incultes des traces de civilité et de sociabilité. C'est évident.

J.-P. C. – Justement, les coordonnées seraient cela qui permet de voyager, au-delà même des adresses et des lettres de recommandation. Ne penses-tu pas qu'on emporte nécessairement des coordonnées qui nous définissent autant qu'elles vont définir le voyage? Un jeu entre données *du* voyage et données *sur* le voyage?

M. C. – Oui, mais Montesquieu, lui, cherche à lire entre les lignes du paysage qu'il parcourt, le pays déjà parcouru. Il n'invente pas la trame de ses pas, il recopie les on-dit de l'écho. On le voit bien dans la suite de son récit de voyage : «Ensuite on entre dans la province d'Over-Yssel [...]» – Cette province m'intéresse beaucoup, le nom en est magnifique en lui-même – «qui est un très mauvais pays» – c'est vrai, c'est un pays très inculte, plat, au bord du Zuydersee – «De là, dans la Gueldre, et le pays que l'on passe est encore très mauvais, quoique la Gueldre, dans ses autres parties, ne laisse pas d'être bonne» – la Gueldre, qui est une partie de l'Over-Yssel, il n'en dit rien finalement puisqu'on ne sait pas pourquoi il y a du bon et du mauvais. Puis, il poursuit un peu plus loin : «De là, on entre dans la seigneurie d'Utrecht». On sait que déjà au XVII<sup>e</sup>, c'est la ville des catholiques avec une moindre présence des protestants qu'ailleurs, et aussi que c'est un des séjours de la noblesse des Pays-Bas. Mais avant d'entrer dans Utrecht, «on passe par Amersfoort» – on y fabrique une très bonne bière, pas un mot de Montesquieu – «petite ville assez jolie» – rien sur la ville elle-même, sur la rivière qui la borde, sur la grande cathédrale Saint-Georges, très belle, sur les petites maisons qui se trouvent dans les

4. *Voyages*, III. Hollande, éd. citée, p.862.

remparts – rien sur les landes mais du «bois et du sable». Je finis la page : «En un mot, tout le pays, depuis Bentheim jusques à Utrecht est très mauvais, et qui voit les Provinces-Unies par là en a une très mauvaise idée. Vous saurez, de plus, que tout l'Over-Yssel et tout Groningue est mauvais et sans commerce» – Groningue n'est pas du tout par là, c'est au nord de la Frise, et donc il n'y est pas allé et parle par on-dit. Il finit en généralisant : «La Zélande a du commerce et une terre prodigieusement fertile, surtout en blé. La Hollande, bonne». Mais plus loin, il fera des Hollandais des gens qui demandent de l'argent pour un renseignement. Il a un point de vue étrange sur les Hollandais, qui rejoint un peu, me semble-t-il, celui de Descartes, qui regrette le manque de sociabilité de certains Hollandais– Montesquieu y a peut-être puisé d'ailleurs. Curieux, car les Provinces-Unies passent pour être tolérantes, hospitalières, pleines d'invention dans les mœurs, de largeur d'esprit. À voir et lire cela, Montesquieu apparaît donc pour moi avec un génie plus appris qu'instinctif comme l'est celui de Montaigne. Il y a quelque chose qui ressemble à l'idée qu'on se fait d'un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui semble appartenir au cliché de cette époque.

J.-P. C. – C'est assez vrai : le remémorable est d'abord le mémorable. Sur la bière, je ferais une remarque mi-plaisante, mi-sérieuse : peut-on demander au producteur et à l'amateur de Bordeaux d'être sensible à la bière? Quant au cliché dont tu parles, c'est aussi que cette image nous vient de lui, et de quelques autres. C'était une des références de Stendhal pourtant, comme tu sais...

M. C. – Oui, on voit très bien le bout par où Stendhal peut l'attraper...

J.-P. C. – Tu dis que les «landes» lui sont indifférentes, mais le trop célèbre «sentiment de la nature» n'est-il pas plus tardif dans le siècle? C'est un voyage des années 1720 et quelques...

M. C. – C'est ce qu'on dit. Je me méfie de toute généralité : pourquoi les hommes au XVIII<sup>e</sup> siècle auraient été moins sensibles à la nature? Ils en avaient un autre aperçu et plus ça va, plus je crois qu'à toutes les époques toutes les données sont présentes, mais qu'elles sont utilisées de façon différente.

J.-P. C. – Elles ont une visibilité différente aussi, et pas le même sens...

M. C. – ... elles sont là mais on ne les voit pas pareil. Par exemple, quand M<sup>me</sup> de Maintenon va à Barèges pour faire soigner le duc du Maine, le fils adultérin de la Montespan et de Louis XIV, elle est effrayée par les mon-

tagnes, les Pyrénées, à mille mètres d'altitude, et ces soubresauts de terre lui paraissent invraisemblables. Je crois qu'il y a un sentiment de la nature dès avant, mais qu'il est différent. La nature est là présente et les gens ont des sens, des pieds et des mains, des yeux et des oreilles pour entendre et voir – et même les différences qu'on croit voir n'y sont pas peut-être, on ne sait pas, on ne sait rien sur ce genre de choses...

J.-P. C. – ... il faudrait disposer de l'ensemble des textes de toute nature si je puis dire et les avoir en tête...

M. C. – Oui, c'est trop schématique sinon. Je me souviens que pour la période de la Régence, que j'ai abordée dans *La Petite Vertu*, on trouve beaucoup de textes concernant des éléments naturels et les réactions ne sont pas du tout celles qui sont prévues ni prévisibles. Et on est sous la Régence...

J.-P. C. – Oui, je m'en souviens très bien. Je reprends et réagis à un de tes commentaires pour que tu réagisses à ton tour. Tu dis que Montesquieu ne dit pas ce qu'est un pays bon ou pas bon, mais il le dit ailleurs, et si on connaît un peu ses critères, on voit assez bien ce qui lui permet de dire qu'un pays est bon ou pas, le commerce, la richesse économique, les ponts, toutes les formes de liaison – sa façon d'entrer dans une ville et de dire en substance «très belle ville, les rues sont larges, bien nettes», ce qui ressemble d'ailleurs aux propos de l'ingénieur Franquet de Chaville décrivant en 1723 la Nouvelle-Orléans<sup>5</sup>...

M. C. – ... non, on sent tout de même que son regard est tamisé à la fois par sa condition sociale et qu'il regarde les choses «nobles» d'un paysage, jamais les choses misérables et on retrouve dans son regard l'aristocratie de sa naissance, de la noblesse parlementaire – il y a vraiment ça... alors que chez Montaigne, non, alors qu'il est noble aussi.

J.-P. C. – Oui, des choses ont dû se refermer du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Est-ce qu'on ne peut pas penser qu'il y a quand même du concret parfois...

M. C. – ... oui, par exemple sur Utrecht quand même : « Autour des remparts, il y a de beaux arbres. Mais ce qui est au-dessus de tout art : le Mail, magnifique par sa longueur et la beauté de ses arbres, que Louis XIV fit épargner. Il y a trois ou quatre rangées d'arbres à chaque côté, et, tout du long, de jolis jardins et petites maisons de campagne des bourgeois, qui

5. Que tu cites dans *La Petite Vertu*, d'où je l'emprunte, voir Franquet de Chaville, «Le Voyage en Louisiane», *La Petite Vertu*, Paris, Seuil, 1990, p. 383-387.

forment une grande rue, au milieu de laquelle est ce cours» (p. 864-5) – ... les arbres ne sont pas nommés et finalement, dans le concret, c'est assez limité. Si je passe maintenant aux *Pensées*, textes qui n'étaient pas destinés à la publication, et qui sont, je crois, la matière même de son œuvre, il dit, par exemple : «Je disais : “Je n'aime pas les bons mots grivois”» – la Muse gauloise au fond – bien qu'il soit parfois d'une brutalité inouïe – et ça ne me gêne pas, je la trouve très intéressante au contraire – mais cela veut dire «je n'aime pas la vulgarité», la petitesse bien sûr, mais aussi autre chose à savoir le «populaire». J'ai toujours l'impression, dans ce qu'il écrit, qu'il y a une sorte de vitre entre ce qu'il désigne et ce qu'il regarde... une sorte de vitre, parfois rhétorique d'ailleurs, et qui donne parfois une étrange beauté.

J.-P. C. – Pour poursuivre sur ce que tu dis du «populaire» sur le plan social, il faut savoir que Montesquieu a deux termes, dans les *Voyages* et dans *L'Esprit des lois* aussi d'ailleurs, deux registres. Par exemple sur Naples : «Le peuple de Naples, où tant de gens n'ont rien, est plus peuple qu'un autre»<sup>6</sup>...

M. C. – ... oui, le peuple comme masse crédule, superstitieuse et désireuse de nouvelles, précise Montesquieu à la même page, masse qu'on doit informer en fait, et on sent qu'il est séparé de cette cohue...

J.-P. C. – ... fondamentalement. D'ailleurs, on a aussi le terme «populace», un peu plus loin : «Ces peuples sur les confins de l'Allemagne et de l'Italie ne sont contenus par rien. Ils sont, en quelque façon, libres, et, par conséquent, insolents : car il n'y a rien de pire que la populace libre. D'ailleurs, les fripons font plus volontiers leur résidence sur les confins de deux États»<sup>7</sup>. Il s'agit bien de contenir le peuple dans sa forme «populace».

M. C. – Oui, c'est assez terrible. Une chose me revient à l'esprit à partir de lectures récentes. Ce défaut de l'esprit – enfin ce n'est pas un défaut, c'est plutôt que son intérêt ne va pas là – qui consiste à manquer le concret n'empêche pas le concret de se manifester parfois dans son œuvre. Le concret existe lorsqu'il est dans un lieu illustre : il va décrire le Vésuve, il va décrire Rome, et là le concret est très présent. Pourquoi? Parce que le lieu est rhétorique, parce que le lieu est illustre et que la célébrité c'est la rhétorique de la gloire. Le temps est devenu brusquement un symbole. Il

6. Voir le *Voyage de Gratz à La Haye*, VIII. Naples, éd. citée, p.730.

7. Voir le *Voyage de Gratz à La Haye*, Allemagne, éd. citée, p.802.

ne trouve pas la *populace du site*, si j'ose m'exprimer ainsi, mais il trouve *l'aristocratie du site*, déjà nommée et si le site est déjà nommé dans l'esprit des hommes, cela veut dire qu'il est renommé. Et, du coup, Montesquieu peut se permettre de se pencher dessus et d'être concret, de regarder le Vésuve ou les monuments de Rome, de regarder les choses de très près, d'apercevoir très bien Florence, de voir la substance de la pierre, parce que c'est une pierre ajourée, travaillée, sculptée. Au fond l'idée de *nature* l'effraie si je devais pousser l'idée – c'est une intuition qu'il faudrait confirmer en allant voir de près. Il n'aime pas avoir les mains sales, alors que Montaigne les a toujours dans la boue. La phrase de Montaigne utilise la rhétorique apprise à l'école, mais le plus souvent elle est totalement nouvelle, primesautière, charnue, épaisse. Il n'y a pas d'hygiène chez Montaigne.

J.-P. C. – Tu as, je crois, raison dans la comparaison – et je note l'idée d'un usage de la rhétorique comme hygiène -, mais à la condition de n'en pas exagérer le sens. Justement, si on reprend la description des tableaux que propose Montesquieu en Italie, c'est d'une minutie, d'un sens du concret proprement remarquables. Ses descriptions de Raphaël, un de ses dieux, s'attachent à montrer en détail ce qui se passe dans le rapport de l'ombre et de la lumière qui devient franchement merveilleuse...

M. C. – ... oui, mais d'abord il faut que les gants blancs de la renommée aient saisi la chose.

J.-P. C. – Mais n'est-ce pas moins la question de la renommée que celle de l'art et de la formation esthétique de Montesquieu qui se pose ?

M. C. – Sans doute.

J.-P. C. – Autre rapport au concret, mais il ne t'intéressera peut-être pas et on sera de toute façon loin de Montaigne à nouveau pour différentes raisons dont la plus évidente est d'ordre historique, c'est celui qui apparaît dans le rapport aux mines avec l'intérêt pour les techniques, les machines, à la production et au travail. Vieil intérêt chez lui, en Hollande, en Allemagne, partout où il y en a, et ses discussions avec le célèbre Bonneval portent sur les machines.

M. C. – Oui, mais la machine c'est à la fois concret et à la fois c'est une rhétorique, une rhétorique d'enfouissement, de construction, c'est une fabrication. Ce n'est pas le naturel. Evidemment, c'est aussi très moderne et on voit bien que Montesquieu n'est pas archaïque du tout. Montaigne regarderait, mais ça l'ennuierait sans doute. Montesquieu est un écono-

miste, qui réfléchit par grands pans d'idées, par grands mouvements d'ensemble. Mais y a-t-il la gueule noire des mines dans les mines avec lui, ce n'est pas sûr... c'est d'ailleurs un peu pour ça que j'ai cessé de le pratiquer, tout en reconnaissant le grand esprit qu'il fut. Les œuvres sont une matière vivante et on s'en approche ou on s'en éloigne en fonction de son propre itinéraire personnel.

J.-P. C. – Tu sais, il y a une espèce de sérénité assez mystérieuse chez Montesquieu. Il disait : «L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture ne m'ait ôtée»<sup>8</sup> – ce qui suppose un «heureux tempérament»...

M. C. – ... oui, mais cela veut dire aussi qu'il n'a pas beaucoup de passions...

J.-P. C. – ... il en a au moins une, qui est la passion d'analyser les passions...

M. C. – ... c'est juste, mais c'est une passion plus commode dans laquelle on ne perd pas la raison.

J.-P. C. – Une autre sorte de concret traverse beaucoup les observations de Montesquieu, et y compris dans les *Voyages*, c'est celui qui a trait à la différence des sexes au sens large, incluant toutes sortes d'observations sur les femmes.

M. C. – Pas d'avis sur la question. Mais une phrase me revient des *Pensées* : «Je suis obligé de tenir les côtes et je voudrais voguer en pleine mer»<sup>9</sup>. C'est étonnant : qui l'oblige à tenir les côtes? Tu parlais de Stendhal et je vois bien en quoi la sécheresse pertinente et impertinente de Montesquieu pouvait lui plaire, et cela va avec son amour du Code civil, car ça lui permettait d'établir une espèce de contraste entre la matière mouvante de ses livres et l'acuité réservée de la langue. Mais là, tenir les côtes, fait penser à une contrainte dans la civilité. Il n'y a pas d'égarement de langue...

J.-P. C. – ... oui, mais je crois que tenir les côtes ne définit pas ici une contrainte de civilité, mais la sorte de difficulté du travail intellectuel et de *L'Esprit des lois* en particulier. Mais continue, on peut rebondir sur la question de la langue.

8. Pensée 213, *Pensées*, éd. citée, p.246.

9. Pensée 1778, *Pensées*, éd. citée, p.554.

M. C. – Plus ça va, plus les écrivains qui m'intéressent sont ceux qui essaient d'écrire un autre français. Lui, non. Il se situe à la consommation d'un certain français qu'il porte à son paroxysme d'idéal, d'élégance et de raffinement, et en même temps il y a trop de vernis...

J.-P. C. – ... dans les *Lettres persanes*, quelque chose de très violent perce sous le vernis que tu décris, il y a quelque chose de très sombre et le vernis n'y fait et n'y peut rien. Et une célèbre phrase de *L'Esprit des lois* sur la clôture des femmes choquait encore Sénac de Meilhan dans *L'Émigré* à la fin du siècle<sup>10</sup>...

M. C. – ... oui, mais si on pense à Rétif de la Bretonne, à *Monsieur Nicolas*, que je mets au-dessus des *Confessions* de Rousseau, on voit que là Rétif vogue en pleine mer. Chez Montesquieu, il y a tout de même quelque chose d'un peu professoral : il donne la leçon au réel. Et il le frappe de sentences, romaines plus que grecques d'ailleurs, le trouble grec doit le gêner davantage, me semble-t-il, car je n'affirme rien définitivement, il faudrait pour cela mieux connaître Montesquieu.

J.-P. C. – Les Grecs qu'il fréquente tiennent surtout à la philosophie politique pour *L'Esprit des lois*, mais c'est aussi Homère. Il y a de très importantes choses sur la langue et la littérature dans les *Pensées*. Je vais te soumettre ceci qui m'a toujours fasciné : « Quand quelqu'un me demande si un mot est français, j'y puis répondre. Quand on me demande si une diction est bonne, je n'y puis répondre, à moins qu'elle ne choque la grammaire. Je ne puis savoir le cas où elle sera bonne, ni l'usage qu'un homme d'esprit en pourra faire : car un homme d'esprit est, dans ses ouvrages, créateur de dictions, de tours et de conceptions ; il habille sa pensée à sa mode, la forme, la crée par des façons de parler éloignées du vulgaire, mais qui ne paraissent pas être mises pour s'en éloigner. Un homme qui écrit bien n'écrit pas comme on a écrit, mais comme il écrit, et c'est souvent en parlant mal qu'il parle bien »<sup>11</sup>. Passage et réflexion admirables, et qui montrent le primat du discours sur la langue pour reprendre la distinction d'Henri Meschonnic, *diction* voulant dire d'abord « mot, expression » puis « façons de parler » et presque « style », ce qui souligne que tout le spectre du sens du mot dans la langue classique est ici parcouru et pensé.

10. Du grand nombre de femmes découlant de la polygamie en Orient, il suit que la séparation des hommes et des femmes s'impose, ce que Montesquieu justifie ainsi : « L'ordre domestique le demande ainsi : un débiteur insolvable cherche à se mettre à couvert des poursuites de ses créanciers », *L'Esprit des lois*, XVI, 8, éd. Robert Derathé, Paris, Garnier, 1973, 2 tomes, tome 1, p. 285. Sénac de Meilhan cite d'ailleurs imparfaitement cette phrase.

11. Pensée 721, *Pensées*, éd. citée, p. 339.

M. C. – Oui, là c’est tout à fait contradictoire et le passage est très beau, j’y souscris complètement, à la seule réserve que lui écrit selon une rhétorique qui ne lui appartient pas et cela, quel que soit son génie personnel. Là où je ne souscris pas, c’est quand il parle des «façons de parler éloignées du vulgaire» – il doit vouloir dire éloignées des lieux communs du langage – «mais qui ne paraissent pas être mises pour s’en éloigner» – autrement dit, pour lui, même si on parle de façon nouvelle, il faut que ça n’ait pas l’apparence du nouveau comme si la nouveauté trop grande rompait l’équilibre. Il faut respecter la tradition et mettre autre chose dedans. À l’inverse, si je reprends Rétif, dans *Monsieur Nicolas*, la scène où il assiste tout enfant, par hasard, à des ébats amoureux dans une grange, il lui vient tout naturellement à la bouche, non pas le français, mais le patois. Pour dire la sexualité, le français lui semblait impuissant et, peut-être par pudeur, il fallait qu’il le code dans un langage qui avait aussi les arborescences de la paille, son jaune craquant. On est là loin de la tradition rhétorique, parce que Rétif sort de la toute petite bourgeoisie et qu’il a encore de la terre à ses sabots. La phrase que tu as citée est très belle et Montesquieu s’y révèle un grand écrivain, mais il reste un côté moral, tout un côté des tours du classicisme dont je me suis beaucoup éloigné...

J.-P. C. – ... il faut rappeler que la formation de Montesquieu vient du XVII<sup>e</sup> en grande partie...

M. C. – ... comme Voltaire, qui a d’ailleurs plus de génie dans l’écriture. La correspondance est de la musique de chambre, avec des variations infinies du même thème à des correspondants différents dans la même journée. Il y a une prestesse incroyable. Jamais la phrase française n’a été aussi près de sa riposte même – attaques et contre-attaques en permanence. Francis Ponge m’a dit un jour, à propos de la correspondance de Voltaire : «C’est Ariel qui écrit». Quand j’écrivais *Domestique chez Montaigne*, je lisais sans cesse la correspondance de Voltaire...

J.-P. C. – Le mot de Ponge est magnifique, il vient de son XVIII<sup>e</sup> siècle ruminé. Et pourtant dans les *Pensées*, tu m’avais dit que Montesquieu parlait là à voix haute. Que penses-tu de son *je*, de sa façon de conduire son récit de phrases et de pensées? As-tu l’impression de saisir sa voix parfois?

M. C. – Il n’y a pas beaucoup d’écho. C’est une voix souvent incisive, précise, nuancée, diablement intelligente, mais il n’y a pas beaucoup d’écho... Dans les *Pensées*, on sent un esprit à l’affût de tout ce qui paraît, mais sans l’écho profond, ou ce qu’il y a chez Voltaire qui est cette espèce

d'énervement de la pensée, cet agacement perpétuel de la pensée par la pensée...

J.-P. C. – ... mais chez Montesquieu, la pensée ne cesse de se creuser elle-même, de s'inciter elle-même...

M. C. – Tu crois? Mais chez Voltaire, il y a tout de même une émotion fantastique à la mort de M<sup>me</sup> de Châtelet quand il sort du chateau de Lunéville et qu'il se frappe la tête sur le trottoir... c'est terrible... Montesquieu faisant sa généalogie, c'est autre chose, c'est un besoin de coordonnées intérieures sociales et c'est très compréhensible. Il civilise tout ce qu'il touche et c'est ça son génie. Et c'est ce qui me sépare de lui, parce que dans le fond ce qui m'intéresse, c'est ce qui n'est pas civilisable et aussi non attrapable par la rhétorique.

J.-P. C. – Merci à toi pour cet entretien.